

JOURNAL COOPERATIF
DE
L'École Normale d'Instituteurs d'ARRAS.

RIGUINGUETTE

Bimestriel

PRIX: 1 F.

C.O.P. LILLE
1910-81

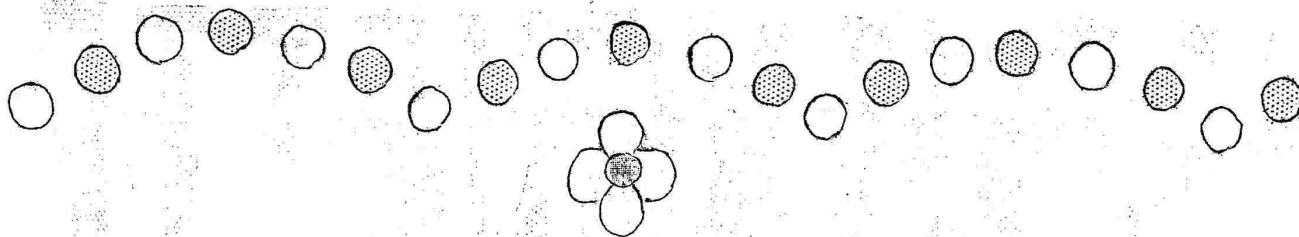
Gérant :

J. R. THOMAS

N° 6

AVRIL - MAI 1964





S O M M A I R E

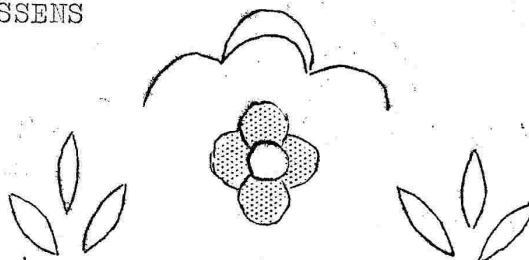
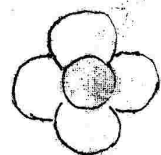
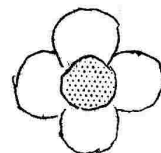
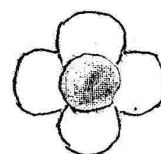
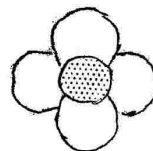
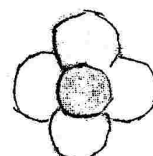
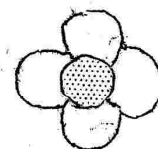
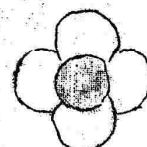
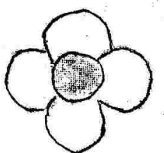
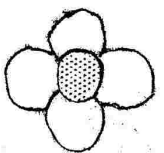
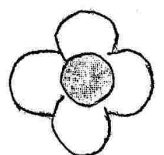
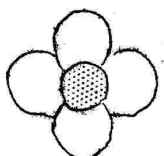
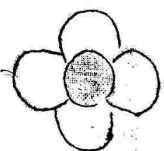
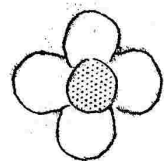
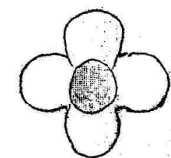
- COUVERTURE

- SOMMAIRE

1. Voyage en Italie
2. " " "
3. Vers Alanya
4. " "
5. Vu pour vous
6. " " "
7. L'Angélus d'un soir
8. Avec nos meilleurs voeux
9. Quand un bateau
10. Solitude - L'horloge du clocher
11. Chez nous on a la télé
12. " " " " " " - Le Cid
13. Les imprécations de Camille
14. Reflets sportifs
15. L'omlett' clic
16. Rions ensemble
17. Brassens
18. "
19. "
20. Reflets sportifs
21. Le rachat final
22. " " "
23. " " "
24. " " "
25. Nos mots croisés
26. Solutions des mots croisés

- PAGE DU SOURIRE

- BRASSENS



--- * ---

Souvenirs du voyage de promotion 1963

--- * ---

(VI)

Vendredi, 12 juillet :

Départ matinal pour POMPEI. Autoroute ; arrêt traditionnel à la fabrique de camées. Visite longue et détaillée des ruines de POMPEI sous la conduite d'un guide napolitain. Temps splendide.

Traversée de la presqu'île de SORRENTE, par NOCERA, CAVA, VIETRI. Vue sur SALERNE et sa baie. Paysage de toute beauté. La route en corniche s'accroche aux rochers sauvages et domine la mer bleue.



Déjeuner à AMALFI, au restaurant du luxueux Hôtel Luna ; on accède à la salle à manger par un ascenseur ; de la terrasse, vue plongeante sur AMALFI et la côte ; un groupe de musiciens et deux fillettes interprètent pendant le repas les airs napolitains de circonstance : "Santa-Lucia", "Funiculi funicula".

Arrêt au centre d'AMALFI ; "la cathédrale inouïe, stupéfiant édifice que l'on atteint au sommet d'un haut escalier, comme si cette longue montée était nécessaire pour nous accoutumer au spectacle jamais vu encore de cette façade polychrome, portée sur des arcs mauresques." (Doré Ogrizek : texte de Marcel Brion)

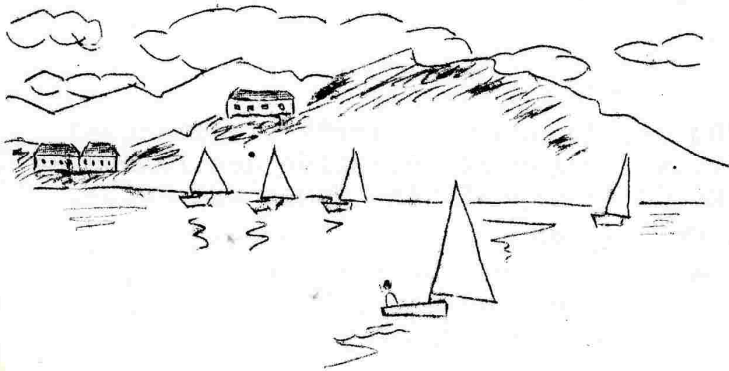
Reprise de la route aux tournants nombreux. Photographie d'un petit village de pêcheurs accroché au roc. POSITANO. Villages étagés, tout blancs au-dessus de la mer. Un peu après AMALFI, arrêt photo : un musicien à guitare amuse les touristes ; une dentelière vend sa production sur place.

SORRENTE, avec ses chevaux à plumet, sa plage en contrebas, ses hôtels luxueux. Visite des marchands de souvenirs ; pause à l'Hôtel de la Terrasse dont le gérant se livre à un racolage éhonté des clients et note salée pour une glace et trois citrons pressés (1700 lires !)

Au lointain, les îles de CAPRI, ISCHIA, PROCIDA. Corniche à nouveau, vers CASTELLAMARE. Rentrée à NAPLES par la route du couchant.

../..

Samedi, 13 juillet :



Embarquement vers CAPRI dans le soleil du matin ; les départs se succèdent de minute en minute. Derrière nous, le Castel San Elmo.

Nous nous installons à l'avant du bateau. Peu à peu la ville recule, nous sortons du port ; la baie s'évase, le paysage s'agrandit à l'horizon ; la célèbre baie se déploie dans toute sa splendeur. Salut au Vésuve, dont le cratère est

perdu dans les nuages. Traversée lente ; arrêt à SORRENTE, en contre-jour : tout là-haut, l'Hôtel de la Terrasse où nous nous sommes arrêtés hier ...

Entre SORRENTE et CAPRI, les passagers de l'avant donnent des signes de fatigue et de malaise : le mal de mer fait des ravages. Et voici que l'île apparaît au lointain, coupée en deux par la faille de CAPRI.

Le bateau ralentit : la côte est proche ; débarquement, et, aussitôt, embarquement pour la grotte bleue ; l'affluence est nombreuse, il faut attendre et les barques dansent ; entrée, enfin, après l'acrobatie du batelier ; l'eau donne une impression de lourdeur et fait penser à du métal, une sorte de vif-argent bleuté et translucide ; un chant s'élève de la grotte ; difficultés de la sortie.

Déjeuner en plein air, à l'Hôtel "Le Terrazze" ; repas copieux. Promenade dans l'île ; jardins d'Auguste, vue sur les Faraglioni.

Autocar et montée vers ANACAPRI. Visite de la Maison d'Axel Munthe ; panorama magnifique depuis le jardin.

Baignade à Marina Grande. Retour par un bateau surchargé ; Vésuve dégagé de ses nuages, et éclairé par le soleil couchant.

Le soir, échos du concert vocal public offert par la paroisse en l'honneur de la fête de l'Ecce Homo ; les hauts-parleurs installés dans toutes les rues - et à l'angle de l'hôtel - déversent à profusion, jusqu'à une heure avancée de la nuit les airs de bel-canto des artistes locaux.

(à suivre)

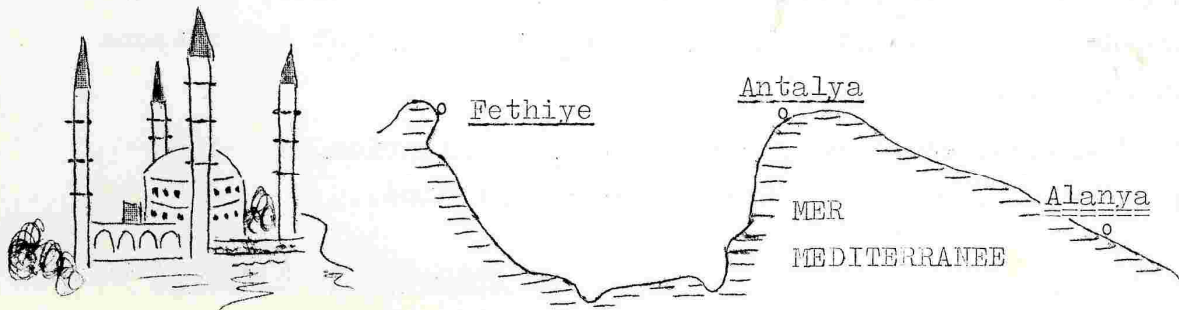
VERS ALANYA

Nous nous engageons à nouveau dans le Taurus. Nous franchissons deux cols ; on nous offre le thé avec cette gentillesse délicate qui caractérise tous ces hommes rudes. La route se tord pour se détordre à travers la montagne, et bien souvent, se confond avec le milieu. Après avoir dévallé les derniers contreforts, nous nous retrouvons dans une vaste plaine aride et sèche où pousse une herbe rase. Je viens de m'apercevoir que nous avons réussi à parcourir moins de cent kilomètres en quatre bonnes heures...

La route d'Alanya est en pleine réfection. Un camion m'avance de sept kilomètres. J'en profite pour jeter un coup d'oeil dans le rétroviseur : j'y vois une tête qui ne m'est pas inconnue et qui sourit ; le visage ruisselant de sueur et couvert de poussière est durement souligné par une barbe de cinq jours.

Je marche à travers les travaux. Une camionnette de marque américaine, très large, me double et s'arrête. Je monte à l'arrière. Je suis à tous vents sur la plateforme. Nous roulons vite sur cette route côtière qui est presque carrossable. Le soleil est bas sur l'horizon. Autour de la route, d'immenses champs de coton. Là-dessus, à la fraîcheur des eaux d'arrosage se mêle

o Burdur



l'odeur du D.D.T. . La voiture s'arrête. Deux hommes quittent la cabine et viennent prendre place près de moi, à l'arrière. L'un est commandant, l'autre colonel de l'armée turque. L'un parle allemand, l'autre anglais. **Lorsque** je dis quelque chose à l'un, je suis aussitôt obligé de traduire à l'autre. Ils sont tous deux d'Alanya et connaissent très bien M. Kemal. Le soleil dans un suprême flamboiement s'abîme peu à peu au creux des flots. La fraîcheur de la nuit nous enveloppe mystérieusement. Je goûte des minutes précieuses, claires et limpides, souvenir merveilleux... Un dernier virage, c'est l'Alanya.

Le colonel laisse la camionnette à ma disposition. J'ai aussi un chauffeur, l'ordonnance du colonel, qui a pour mission de me découvrir M. Kemal. Je suis très bien accueilli. M. Kemal me donne une clé : ma chambre au lycée. La voiture m'y mène. J'y suis installé avec déférence. Il y a un lit. C'est tout ce que je demande.

C'est écrasé par la chaleur, trempé de sueur que je me réveille. Je me précipite à la fenêtre que j'ouvre toute grande. Un ciel de plomb implacable, écrase la ville et le rocher.

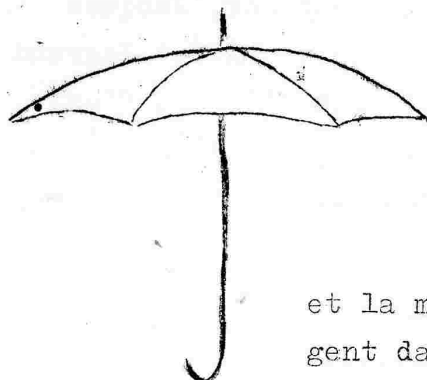
M. Kemal est venu me chercher. Il me présente Alanya que hier soir j'avais trouvée endormie.

Ici la mer et la montagne sont réunies, laissant entre elles vivre dix mille hommes. Quelques hôtels, un motel aussi, puis le marché permanent, la mosquée et les jardins où l'on vient chercher la fraîcheur des soirs. Tout de suite, commencent les enclos plantés de bananiers d'où émergent les maisons des paysans.

Alanya, c'est beaucoup de vert, d'animation, de rires et de cris... On doit y être relativement aisé...

Jean-Pierre KUCHEIDA (4^e A)

VU POUR VOUS



" LES PARAPLUIES DE CHERBOURG "

Une oeuvre insolite, bizarre mais pourtant brillante, soignée et émouvante. On est tout d'abord surpris : la féerie des couleurs et la musique mi-jazz mi-opérette nous plongent dans une sorte d'univers surréaliste. Le thème du film est l'amour mais, évoqué ici, il prend à travers l'image une jeunesse et une pureté oubliées.

Geneviève (Catherine Deneuve), jolie provinciale de 18 ans, vit avec sa mère qui tient un petit magasin de parapluies. Elle est amoureuse de François, un gentil garagiste. Ils ont décidé en secret de se marier, d'avoir des enfants... Mais François part au service militaire et Geneviève reste seule avec ses souvenirs, sa mère et ses parapluies. De plus, Geneviève attend un enfant dont François est le père. Roland Cassart, un bijoutier sympathique, est séduit par le charme de Geneviève. Les mois passent et François n'écrit pas. Cassart, lui, malgré l'enfant qui va naître, a demandé la main de Geneviève...

Deux ans plus tard : François est rentré, il a été blessé à la jambe en Algérie. Errant, désorienté, peiné par la mort de sa tante, il finit par épouser une amie d'enfance Madeleine. Ils achètent une station-service, ont un enfant et oublient le passé. Une nuit d'hiver, une puissante voiture s'arrête à la station pour prendre de l'essence. A l'intérieur de la voiture, une jolie femme en manteau de vison et une fillette.

.../...

L'ANGELUS D'UN SOIR

--- oOo ---

4^e partie

--- oOo ---

" Il n'eut pas la force de demeurer muet et il intervint aussitôt :

" Oui, hypocrite, on le sait."

Puis ce fut le silence. Silence profond, silence lourd et douloureux. Le couple n'en revenait pas.

Soudain, Robert se leva tout d'un coup et jeta ces mots qu'il avait réussi à retenir depuis plus de cinq minutes :

" Alors moribond, on se mêle des affaires des autres maintenant !"

Aussitôt Nathalie intervint :

" Non Bob, pas cela, tu me l'avais promis."

" Eh bien, c'est gai, mademoiselle fait l'hypocrite, et de plus elle se permet de faire des "cachotteries" sur mon compte; allons-y, la voie est libre."

Alors, le fils du docteur profita de l'occasion pour lui annoncer ce qu'il devait garder toujours secret :

" Ah, il ne faut rien cacher à monsieur. Eh bien, voilà !..."

La jeune fille cria :

" Non, Robert, pas cela !"

" Allons chérie sois correcte, tu viens de savoir qu'il ne fallait surtout pas faire de cachotteries à ce monsieur, alors on va appliquer ses dernières volontés."

Nathalie ne pouvait plus supporter cela. Elle s'enfuit.

Robert s'en soucia bien peu et enchaîna :

" Alors ce monsieur veut savoir ce qui l'attend."

" Cela vous plaît de me voir sur les charbons ardents. Eh bien, vous allez parler Monsieur le fils du docteur !"

Sur ce il lui envoya un coup de poing qu'il croyait bien fort, mais Robert ne sourcilla point et continua d'une voix de supérieur :

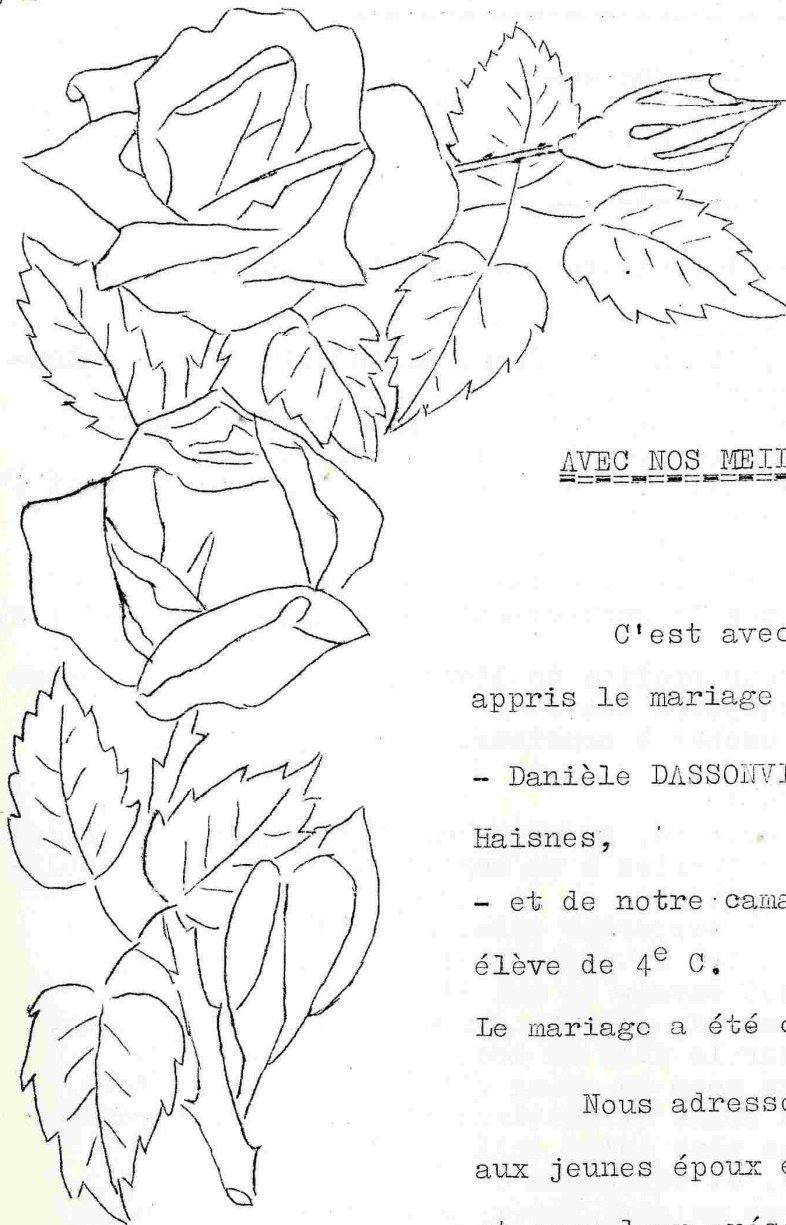
" Monsieur, vous n'avez plus qu'un mois à vivre."

" Sur ce, adieu moribond, et bonne fin d'année !"

Et Robert s'en alla avec un rire satanique. Jean-Jacques n'en revenait pas. Lentement, il se mit à fouler le sable. Qu'il était étrange ce sable, maintenant. On dirait qu'il ne l'avait jamais vu. Et puis, il y avait encore quelque chose de plus, il entendait le bruit de la mer, le bruit de ressac sur la plage.

Maintenant, plus rien ne troublait son esprit. Plus de bruit, tout est calme dans sa tête. Il allait mourir. "Ce n'est rien, se disait-il, la mort c'est la fin des supplices. Et puis qu'ai-je à faire sur cette terre ? Je n'ai plus rien au monde." Mais à ce moment une pensée lui traversa l'esprit : "Je n'ai plus rien au monde que... Nathalie." Oui, où était-elle Nathalie ? Pourquoi s'en était-elle allée ? Pourquoi ne voulait-elle plus entendre Robert. L'aimerait-elle encore, lui, ce pauvre Jean-Jacques, à l'aube de la vie ?

(à suivre)



AVEC NOS MEILLEURS VOEUX...

C'est avec joie que nous avons
appris le mariage de :

- Danièle DASSONVILLE, institutrice à
Haisnes,
- et de notre camarade Raymond CACAN,
élève de 4^e C.

Le mariage a été célébré le 28 Mars.

Nous adressons nos félicitations
aux jeunes époux et à leurs familles
et nous leur présentons nos meilleurs
voeux de bonheur.

ERRATUM (Le rachat final)

- Page 22, ligne 1 :
lire : "le miroir de la salle de bain"
- Page 22, ligne dernière :
lire : "le chef du personnel, confus, ne put que
s'exécuter"

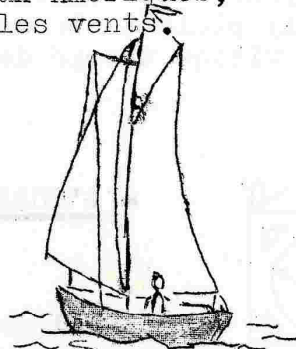
QUAND UN BATEAU...

Quand un bateau quitte le port
Et que retentit la sirène,
Le long du vieux quai qui s'endort,
Tranquillement je me promène.
Dans la nuit blanche des soirs d'été
Se dessinent sous les étoiles
Des bâtiments pleins de fierté,
Sans noms, sans attaches et sans voiles.



Jadis, trois mâts et goélettes
Les flancs chargés d'objets précieux,
S'élançaient, tels des alouettes
Vers d'autres ports, sous d'autres cieux.
Sur les chemins de l'Atlantique,
Des mers et des cinq océans,
Ils allaient jusqu'aux Amériques,
Parmi les vagues et les vents.

Certains ne sont pas revenus,
De leurs courses aventureuses.
Corps et âmes, ils se sont perdus
Sous les flots des mers ténébreuses.
Parfois même les flibustiers,
Sortis de la mer des Sargasses
Pillaient, tuaient et sans pitié
N'en laissaient plus que des carcasses.



Aujourd'hui, ils sont toujours là,
Mais ils n'ont plus la même allure
Que leurs aînés du temps des rois.
Ils ne connaissent plus l'aventure...

Quand un bateau quitte le port
En soulevant des eaux huileuses,
Le long du vieux quai qui s'endort
Il reste une traînée brumeuse...

Michel VAINÉ (2^e C)

S O L I T U D E

--- 0 ---

La pluie tombe, monotone, sur la ville,
Et moi je vais, seul, courbant le dos sous l'averse.
Là-bas, dans le lointain une lumière brille.
Dans les égouts un flot torrentiel se déverse,

Emportant avec lui tout l'espoir qui me reste.
Et comme un paria, sans argent, sans ami,
Je vais, franchissant les ruisseaux d'un pas lesté,
Et m'enfonçant dans les ténèbres de la nuit.

Personne, personne, serai-je donc seul ici-bas ?
Mais non, derrière ces volets bien fermés
Dorment des gens heureux qui ne connaissent pas
La misère d'un homme qui ne sait où aller.

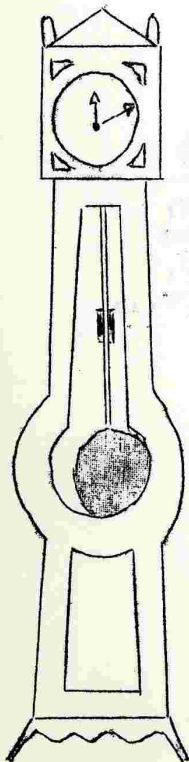
A l'horizon, le ciel pâlit maintenant ;
Le jour va se lever sur cette vie d'enfer.
Et la pluie tombe sans trêve, fouettant
Mon visage trempé de ses larmes amères.



--- 0 ---

L'HORLOGE DU CLOCHER

--- 0 ---



L'horloge du clocher tamise les secondes
Qui de suite happées inextricablement
S'en vont vite rejoindre ces gigantesques rondes,
Les heures, les siècles, ces tous petits moments.

L'horloge du clocher marque les arrivées
Mais aussi les départs, les joies et les malheurs,
Et tous les soubresauts réglant les destinées
Des plus pauvres humains comme des grands seigneurs.

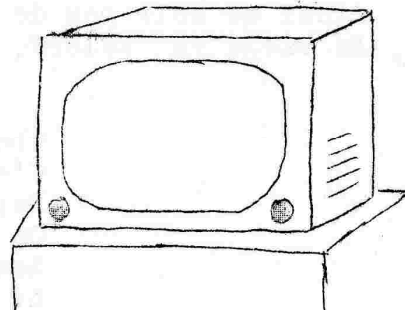
L'horloge du clocher allégrement résonne,
Son prenant carillon invoque les cieux,
Par son modulement à chaque heure qui sonne
Ne fait-il tressaillir les mânes des aïeux.

L'horloge du clocher ne se fait plus entendre,
Ses rouages usés ont défailli soudain,
Et tel un feu sournois mijotant sous la cendre
Le temps se précipite et répand son dédain.

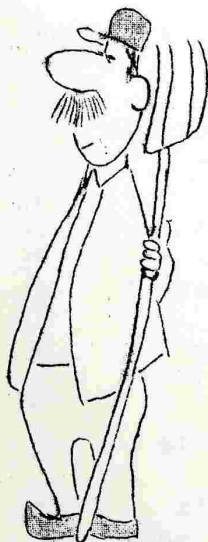
M. Montuelle (2^e B)

CHEZ NOUS ON A LA TELE.

Les Parisiens sont des malins
Mais i'n'faut pas les croire
Quand ils vous disent les paysans
Sont en r'tard de cent ans.
On a l'frigot et la deux ch'vaux
Pour aller à la foire
Avec le poste à transistors
J'vais même vous dire plus fort :



Chez nous on a la télé
Croyez pas qu'on soit des arriérés
Chez nous on a la télé
Comme ça on est bien informé
On suit la page féminine
Les recettes de cuisine
Et le soir à la veillée
On voit les variétés.



Et le lend'main en f'sant les foins
On pousse la chansonnette
Dame on connaît les nouveautés
Am'sure que ça paraît
Et la Marie est dernier cri
Dans la robe qu'elle s'est faite
Grâce aux conseils bien détaillés
De Madam• Sélérier.

Chez nous on a la télé
C'est ça qui plaît à la mémé,
Depuis qu'on a la télé
On mange des plats bien cuisinés
Grâce à Raymond Oliver
L'aut'jour y a la Grand-mère
Qu'a vraiment bien réussi
Sa poularde au whisky.

.../...

Comme la télé est installée
Partout dans le village
Ça donne à tous de l'instruction
Et d'la conversation
Bien-sûr des fois on regarde pas
Parc' qu'on a trop d'ouvrage
Ainsi ce soir pas de télé
La vache va "vêler",

Chez nous on a la télé
C'est beau tout d'même le progrès
Depuis qu'on a la télé
On peut voir sans se déranger
Les mêmes choses qu'à Paris
Et comme dit le grand-père
Chez nous pour le même prix
En plus on a l'grand air.

C.S. et C.P.

LE CID *vu par un Normalien.*

A l'exemple du monologue de "Don Diègue" dans "LE CID"

O classe ! O révision ! Pourquoi tant boulonner ?
N'ai-je donc eu la vie que pour vivre enfermé ?
Et n'ai-je tant peiné en ces rudes travaux
Que pour voir en un jour tomber tant de zéros ?

Notes trois fois infâmes, fatales à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur,
Faut-il donc supporter les cris du professeur
Et pleurer en silence ou hurler mon malheur ?

Mon cerveau, qui cent fois, fut un allié fidèle
Résiste maintenant alors que je l'appelle !
Et devant tout travail désormais vide et froid
Ne voit pas mon malheur et ne fait rien pour moi.

Et toi, plume figée ! O glorieux stylo !
Toi qui jadis m'aida mais ne transcrit plus rien
Va ! quitte désormais le dernier des humains
Arrivé en ce jour au bout de son rouleau.

LES IMPRECATIONS DE CAMILLE

x x x

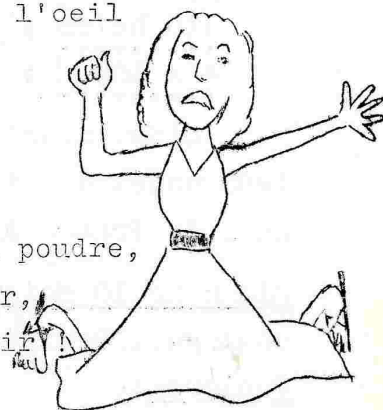
(adapté d'après la tragédie de Pierre CORNEILLE)

Les Horaces et les Curiaces se sont réconciliés. Camille, folle de joie, a dansé toute la nuit. Au petit matin, elle a le genou droit démis. Elle éclate brusquement en une terrible colère et pousse ces imprécations qui sont restées célèbres.

(Horace, acte IV, scène 5)

x x x

Rock, unique objet de mon déhanchement !
Rock, à qui mon genou doit déboitement !
Rock qui m'a fait choir et que Johnny adore !
Rock enfin que je hais autant, que Vince Taylor !
Puissent tous les chanteurs ensemble conjurés,
Couvrir ces hurlements déjà mal assurés !
Et, si ce n'est assez de la Bossa Nova,
Que le vieux French Cancan s'allie à la Java,
Que cent rythmes unis des bouts de l'univers
Viennent anéantir tous les Rock and Rollers !
Puissent-ils eux-mêmes se mettre un doigt dans l'oeil
Et fracasser du pied le reste des fauteuils !
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur scène un déluge de feux !
Puissé-je faire tomber sur le micro la foudre,
Voir les guitares en cendres et la batterie en poudre,
Voir le dernier des "fans" à son dernier soupir,
Moi seule en être la cause et valser de plaisir !



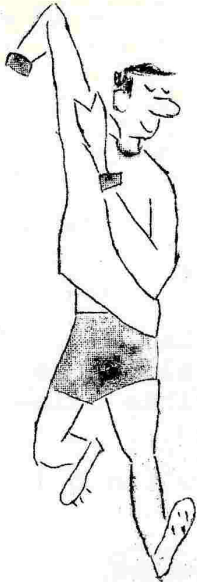
Horace bondit sur la scène en hurlant :

Tu parles trop, bla bla bla bla !

Il frappe Camille à grands coups de guitare électrique.

Camille tombe, le rideau aussi.

D'après Ch'Beatles.



- R E F L E T S S P O R T I F S -

Jeudi 7 Mai : Ce jeudi-là se déroulaient les Championnats d'Académie d'athlétisme. Un public nombreux avait envahi la tribune du stade Grimonprez à Lille, le soleil était de sortie et les athlètes étaient décidés à battre tous les records.

Le bilan de la journée fut une réussite totale : 13 records d'Académie tombés (11 chez les garçons et 2 chez les filles). A signaler

le bon comportement de nos Normaliens :

Cadets :

250 m : 1^{er} DUGUE (1^{re} A) 29" 7
.....
80 m : 3^e WOLCZEK (2^e A) 9" 5
.....
4 x 80 m : 2^e E.N.I. Arras 35" 8
.....

Juniors :

800 m : 1^{er} LEFEBVRE (4^e A) 1' 59" 4
.....
Poids : 4^e PLATIER (4^e A) 12, 67 m
.....

Seniors :

110 haies : 1^{er} TAVERNIER (3^e A) 1' 6" 5
.....
4 x 100 m : 2^e E.N.I. Arras 45" 2
.....

C'est ainsi que DUGUE, LEFEBVRE, TAVERNIER et une équipe 4x80 cadette ont gagné leur qualification pour les Championnats de France A.S.S.U.

Dimanche 10 Mai : Championnat départemental U.F.O.L.E.P. à Boulogne. Deux Normaliens seulement participent à l'épreuve :

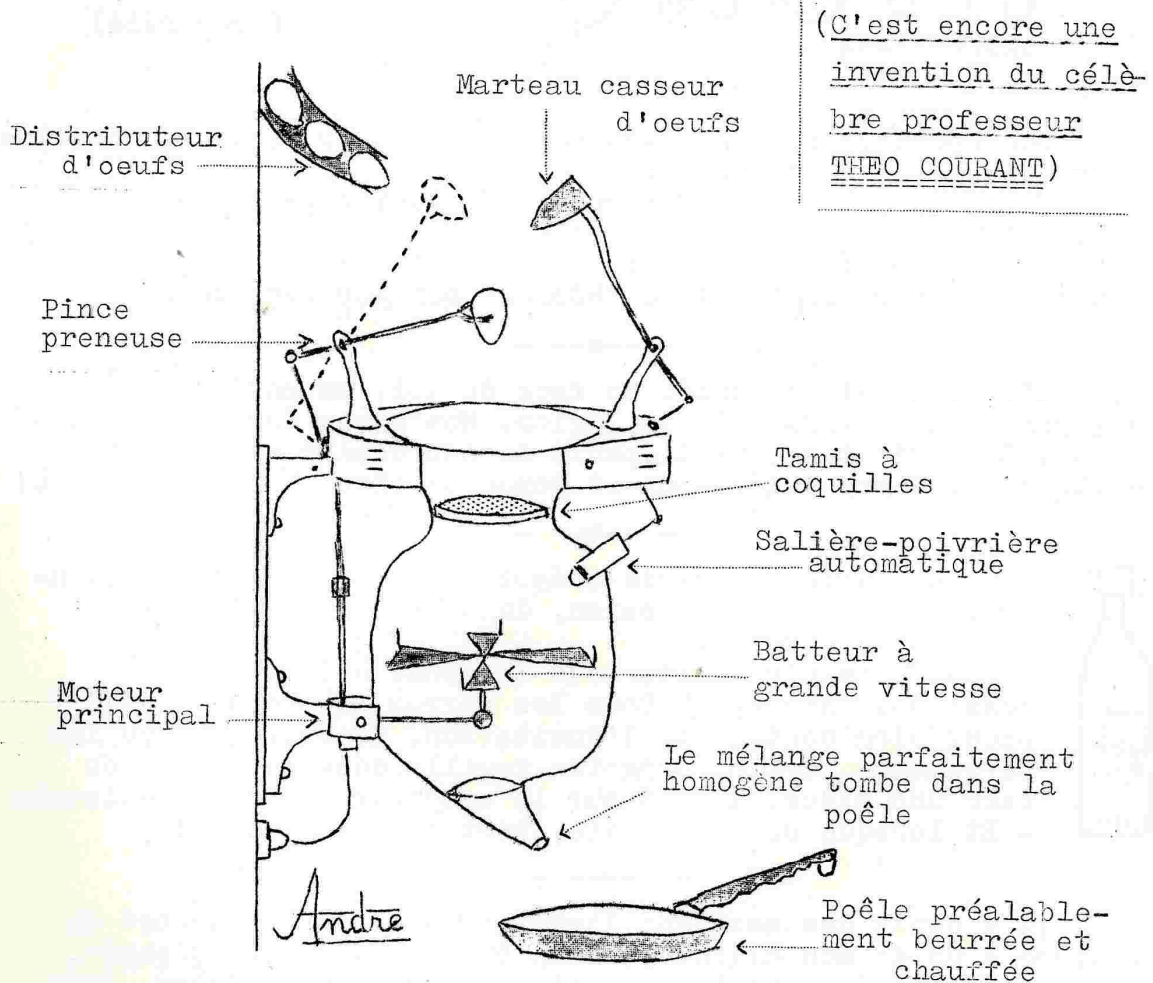
Juniors :

Poids : 1^{er} LEPRETRE (4^e A) 10, 47 m
.....

Seniors :

100 m : 1^{er} DUBOIS (4^e A) 11" 6/10
.....

* L'omlett'clic



Cette toute nouvelle machine, qui confectionne en un clin d'oeil, une succulente omelette de 4 à 12 oeufs, est très pratique quand des amis arrivent à l'improviste, à l'heure du dîner...

--oOo--

Logique : Un professeur de Physique avait la réputation de noter sévèrement ses élèves. Un élève lui ayant demandé pourquoi il n'avait eu que 14 sur 20 à une interrogation écrite, le professeur lui expliqua son système de notation :

- "14 est une bonne note, 16 une note excellente; je donne 18 à qui me dit tout ce que je sais sur le sujet et 20 à qui m'apprend quelque chose !

RIONS

Ensemble

(avec Dédé)

Deux petites filles discutent avec ardeur de leurs familles respectives. L'une demande :

- Ta grand-mère est bien fatiguée, pourquoi lit-elle autant la Bible?

Et l'autre de répondre :

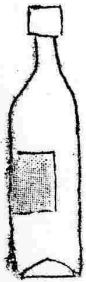
- Elle doit être en train de "bûcher" son dernier examen !

- ---*--- -

L'autobus était bondé. En face de moi, un marin avait sur ses genoux un camarade de la Légion. Monte une fort jolie personne. Le marin tape sur l'épaule de son copain et lui dit :

- Dis donc, Georges, lève-toi et donne ta place à la demoiselle !

- ---*--- -



Un marin du nom de Grégoire, de taille moyenne, entre, un soir de permission, dans un bar et d'une voix claironnante crie :

- Quand Grégoire boit, tout le monde boit !

Aussitôt, on remplit tous les verres et chacun vide le sien, bien content de l'invitation. Alors, avec une impertinence royale, Grégoire fouille dans sa poche, en tire une pièce, la met sur le comptoir et sort en disant :

- Et lorsque Grégoire paie, tout le monde paie !

- ---*--- -

Il y avait des mois que l'entrepreneur avait adressé sa facture à un de ses clients. Elle n'était toujours pas payée. Il avait écrit pour réclamer, poli d'abord, puis sévère, puis menaçant. Pas de réponses. Enfin, en désespoir de cause, il envoya une lettre qui eût tiré des larmes à un crocodile. Dans l'enveloppe, il avait glissé une photo de son bébé, au bas de laquelle il avait écrit : "La raison pour laquelle il me faut cet argent !" La réponse vint par retour de courrier. C'était une photo également. Elle représentait une ravissante blonde en costume de bain et au bas on pouvait lire : "La raison pour laquelle je ne peux pas payer !"

- ---*--- -

Dans la rue, Joseph rencontre son ami Bébert qui n'a pas l'air gai. Il lui demande la raison :

- C'est à cause de ma femme... - Elle t'a quitté ?

- Mais non, elle est à la clinique, elle va avoir un enfant.

- Diable, murmure l'ami, et qui soupçonnes-tu ?

- ---***--- -

BRASSENS

"Bah ! c'est un chanteur comme les autres, avec la différence, c'est que dans son genre il a réussi", disent certains qui n'ont pas très bien médité l'oeuvre de ce "poète contemporain". Il y a deux tendances bien caractéristiques. Il y a ceux qui disent : "Tout ce qu'il raconte est absurde ou immonde. Sa vogue est un défi au bon sens et au bon goût". Cette opinion, croyez-le, n'est pas rare. Et puis il y a ceux qui, épris de Brassens, disent : "Il démystifie, il désintoxique, il est l'ennemi d'une société ennemie de l'homme". Alors que faut-il penser de tout cela : eh bien tout le monde a raison, mais ces opinions opposées n'ont d'intérêt que de contribuer à la naissance d'un mythe Brassens.

En effet l'avez-vous déjà vu sur scène ? Il a le physique et les manières qu'il faut : sa carrure de catcheur, ses grosses moustaches, sa façon de se ruer sur la scène sans saluer, sans sourire, et de se camper, le pied sur une chaise avec l'air de dire au public "A nous deux !", voilà qui promet de l'extraordinaire. Et son répertoire tient largement la promesse. Le voilà sacré monstre, gorille, ours, cyclope, etc...

Mais, ce que trop souvent l'on oublie, c'est que tous les défis, les sarcasmes et les gauloiseries de Brassens, recouvrent un fond d'angoisse et de désarroi, une détresse.

Il serait trop long de développer tous les problèmes soulevés par l'oeuvre de Brassens.

Trop souvent on a parlé d'un Brassens anarchique. Ce qu'il conviendrait de dire c'est que Brassens est un révolté. Révolté contre les autres. Je passe pour un je-ne-sais-quoi... Je ne fais pourtant de mal à personne dit la "Mauvaise Réputation". Voilà le fond de la protestation contre les "autres". Brassens s'est jeté à corps perdu dans sa révolte, son refus de pactiser avec la société.

Brassens est de plus traqué par l'idée de mourir un jour, et sur scène il s'évertue à faire rire, ou peut-être sourire le public pour dissimuler sa peur. Ecoutez encore une fois le "testament" :

S'il faut aller au cimetière
J'prendrai le chemin le plus long
J'ferai la tombe buissonnière
J'quitterai la vie à reculons.

Je veux partir pour l'autre monde
Par le chemin des écoliers.

.../...

Puis il considère la mort d'une manière assez ironique en disant à sa femme :

Qu'elle prenne en seconde noce
Un époux de mon acabit
Il pourra profiter de mes bottes
Et d'mes pantoufles et d'mes habits

ou alors il considère la mort comme un calmant infailible :

J'aurai plus jamais mal aux dents

Comme il est dit plus haut, du plus grave des problèmes Brassens fait une farce. Il réagit par le rire, qui du reste ne fait que recouvrir la rage contre ceux qui apportent des réponses toutes faites. Mais étudions plutôt le mécréant. Au début cela donne deux critiques :

Est-il de notre temps rien de plus odieux,
De plus désespérant que de ne pas croire en Dieu?
Je voudrais avoir la foi, la foi de mon charbonnier
Qui est heureux comme un pape et non comme un panier.

Ici commence la farce proprement dite. Il se met sous la garantie de Pascal dont il prend littéralement un texte pour en faire un de ses hilarants distiques :

Mettez-vous à genoux, priez et implorez,
Faites semblant de croire et bientôt vous croirez.

Le conformisme des attitudes et des habitudes crée la croyance, crée le respect, les militaires le savent aussi bien que les gens d'Eglise. Dès lors Brassens, menacé dans ce qu'il a de plus cher, son autonomie, éprouve une vraie frénésie. Il ne pense qu'à contre-faire, singer, ridiculiser, par des grimaces, et le voilà lancé : "Je me mis à débiter, les rotules à terre." etc...

La fin du "mécréant" est apaisée et souriante : "Si l'éternel existe, il le prendra comme il est pour le comparer à d'autres qui avaient la foi.

Nous trouvons dans ce poème, enfin, dans cette chanson un schéma de la lutte qu'a menée Brassens pour conquérir la paix de l'âme sans pourtant s'abîmer dans le conformisme.

Est-ce seulement pour les problèmes qu'il soulève que Brassens est connu de tous ? Certes non, car bien des écrivains se sont penchés sur ces problèmes. Ce qu'il y a en plus chez Brassens, c'est la poésie. En effet il a rendu à tout le public le goût de la poésie. C'est, parmi les poètes contemporains, le plus vraiment poète et le plus populaire. Le public trouve dans les vers de Brassens des choses qui le concernent et qu'il comprend.

.../...

Brassens chante ses vers et s'accompagne de sa guitare. Il ne va pas obliger par là tous les poètes à devenir chanteurs et guitaristes. Mais il aura montré l'avantage de celui qui sait non seulement revêtir de mots adéquats, mais de mélodies adéquates les mouvements de sa sensibilité et de son imagination. Il aura fait comprendre pourquoi les Grecs avaient réservé le nom de poète à celui qui possédait cet avantage. Le lyrisme pourra devenir immédiatement accessible aux foules grâce aux voix et aux instruments. Chaque fois que Brassens a mis en musique et chanté des vers de Villon, de Hugo, de Verlaine et d'autres, on a trouvé que les vers y gagnaient considérablement.

Il utilise tous les moyens et les distribue avec une justesse rare : aux tours les plus soignés, les plus parnassiens, il fait succéder l'argot le plus apache. Quand il écrit dans le Gorille "Le quadrumane accéléra son dandinement", c'est tout à fait du Flaubert mais dans le même texte il montre la féminine engeance qui "fait feu des fuseaux". Cela vient de sa tendance dominante qui est de tout bousculer, tout bouleverser. Que rien ne reste en place, que tout soit "cul par-dessus tête": alors le caprice et la fantaisie de Brassens peuvent passer. Il racole dans toutes les époques, les clichés, les expressions consacrées et les estropiés, les disloqués. Cela donne : "à contre-sous", "à bras fermés", "empêcheurs d'enterrer en rond", "une fesse qui dit merde à l'autre", etc...

Mais il n'a pas moins marché en conquérant dans le domaine de la versification. S'il a gardé la forme versifiée, c'est que la chanson l'exige. Le chant, à l'origine, a créé les vers parce qu'il avait besoin d'eux. Et c'est réciproque, nul ne l'aura mieux montré que Brassens. Cela n'empêche qu'il applique aux vers comme à la langue le même traitement de choc, qui lui procure la plus fringante jeunesse. Qui reconnaîtrait le vénérable alexandrin dans "Le cocu, le mécréant ou la marche nuptiale" ? Pense-t-on que "La fille à cent sous" c'est la douce strophe romantique de deux alexandrins croisés avec deux vers à six pieds ? Non, c'est quelque chose d'inouï. Dans "Marianette" si l'on songeait à y regarder de près, on verrait un manieur de rythmes qui fait précisément ce qu'il veut, comme Verlaine.

Mais il vaut mieux subir le charme, sans se demander d'où il vient.

Michel KASPERSKI (Lyon)



EN TÊTE D'UNE COPIE D'EXAMEN :

"Les opinions exprimées ici sont les miennes. Elles ne coïncident pas forcément avec celles du livre de classe."

- REFLETS SPORTIFS -

(Suite)

Jeudi 14 Mai : Triathlon à Liévin

<u>Cadets</u>	Hauteur	60 m	Poids
880 pts LOUCHET (♀)	1,65 m	7" 2	12,83 m
455 pts LALOUX (1 ^{re} A)	1,35 m	7" 6	10,80 m
295 pts GANDEL (1 ^{re} C)	1,30 m	7" 9	8,90 m

<u>Juniors</u>	Hauteur	60 m	Poids
565 pts PLATIER (4 ^e A)	1,70 m	7" 8	10,88 m
525 pts CAPRON (♀)	1,50 m	7" 3	11,51 m
425 pts LEPRETRE (4 ^e A)	1,50 m	7" 7	10,50 m
TRENEL (2 ^e C)	1,40 m	8"	9,20 m

Championnats corporatifs :

Voici les résultats enregistrés jusqu'alors :

Football :

Enseignement 2 (E.N.) - Enseignement 3 : 2 à 2

Enseignement 2 - E.D.F. : 0 à 1

Enseignement 2 - Tuyauterie : 1 à 1

Basket-ball :

Enseignement 2 (E.N.) - P.T.T. : 64 à 37

Enseignement 2 - Enseignement 3 : 42 à 34

Volley-ball :

E.N.G. - E.D.F. : 3 à 0

E.N.G. - P.T.T. : 3 à 0

E.N.G. - Hauts Blancs monts 1 : 3 à 0

E.N.G. - Direction des Sports : E.N.G. gagne par forfait.

Recueilli par les rédacteurs

Le rachat final.

NOUVELLE

Jean Duterve alluma une nouvelle cigarette. Il se sentait irrité, anxieux, sans savoir pourquoi. Il fit jouer un moment le briquet scintillant entre ses doigts. Ce faisant il admirait ses mains ; de belles mains fines et blanches que le travail n'avait jamais altérées. Il en était fier ; elles lui semblaient détenir tout son pouvoir, toute sa puissance. Il n'avait qu'un geste à faire, appuyer d'un index péremptoire sur l'un des multiples boutons qui ornaient son bureau pour qu'un subalterne se présentât devant lui, prêt à le servir, à exaucer ses moindres désirs.

Son regard erra un moment à travers le bureau puis se posa sur une large baie vitrée. Il s'attarda à détailler ce spectacle qui lui était désormais si familier. D'immenses bâtiments, lançant vers le ciel leurs cheminées gigantesques, s'épandant devant lui. De cet ensemble montait une vague rumeur qui lui parvenait encore, quoique très affaiblie, à travers les cloisons épaisses de son bureau. Cet univers d'usines était à lui, Jean Duterve, dont le nom s'étalait en néons flamboyants à l'entrée de ses établissements. Dans ce monde de béton, de fer et d'acier, des milliers d'hommes travaillaient pour lui, de leurs gestes d'automate. Et ces hommes il pouvait les revoquer à son gré ; il se sentait littéralement maître de leur sort.

Pourtant cette puissance, cette fortune qui était siennes lui pesait à présent. Il l'avait tant désirée jadis que maintenant il ne pouvait plus s'en accommoder. Sa vie lui apparaissait vide et absurde. D'ailleurs cette fortune dont il était si fier, ne l'avait-il pas acquise malhonnêtement, par de louches tractations, et en frustrant ses semblables ?

Il avait essayé depuis d'étouffer ces souvenirs en sa mémoire, mais chaque fois qu'il se retrouvait seul avec lui-même, la même angoisse, le même remords poignant l'oppressaient. Il possédait tout désormais et n'aspirait plus à rien. Ses amis qui enviaient secrètement sa réussite lui prodiguaient souvent leurs compliments hypocrites, ce qui ne faisait qu'aggraver sa souffrance.

Souvent, la nuit, il se réveillait en sursaut après un cauchemar atroce, une sueur glacée lui coulant le long de l'échine. Sa frayeur était telle que parfois il se retenait pour ne pas crier. Il ouvrait alors la lumière précipitamment

.../...

et contemplait dans le miroir de bain son visage défait, usé par les insomnies, presque le visage d'un vieil homme.

Ce matin encore, à peine avait-il pénétré dans ce bureau que son angoisse l'avait repris, plus obsédante que jamais. Il se sentait incapable d'accomplir la moindre chose. Des images défilait devant ses yeux. Il revoyait le visage effondré de ceux qu'il avait ruinés et surtout celui de Dufrey, son meilleur ami, qu'il n'avait pas hésité à sacrifier à son égoïsme. Il se remémorait avec exactitude cette nuit où on l'avait réveillé en sursaut pour lui annoncer que Dufrey s'était suicidé. Cela ne l'avait pas affecté outre mesure à cette époque ; maintenant c'était un remords lancinant qui ne cessait de le tirailler. Il passa une main sur son front. Il était moite de sueur. Sa solitude dans ce vaste bureau lui pesait de plus en plus. L'idée lui vint tout à coup de visiter ses établissements. Cela faisait bien longtemps qu'il ne l'avait pas fait et peut-être y trouverait-il une distraction à cette angoisse absurde. Il étendit la main jusqu'à l'interphone et lança le nom de sa secrétaire particulière. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune fille qui tenait quelques feuillets à la main.

- Vous désirez, Monsieur ?

- Rien pour le moment. Je tiens à vous signaler que je vais visiter mes établissements. Je n'y suis pour personne ce matin !

- Mais, Monsieur ! Votre conseil d'administration à dix heures trente ?

- Je l'annule !

Il avait lancé ces derniers mots presque brutalement sur un ton qui interdisait toute réplique. La secrétaire interloquée bredouilla encore quelques mots puis voyant qu'il ne l'écoutait plus se retira.

Il la suivit peu après et traversa les bureaux rapidement, sans répondre aux sourires serviles que lui adressaient les dactylos. Lorsqu'il se présenta peu après au chef du personnel, en lui signifiant son désir de visiter les ateliers, celui-ci en resta stupéfait. Il ne se souvenait pas d'avoir vu le Président-Directeur général inspecter les établissements. Il ne l'avait d'ailleurs jamais approché personnellement, n'ayant de rapports directs qu'avec le Directeur-adjoint.

Il bredouillait, s'empêtrait dans ses phrases.

- Monsieur le Président-Directeur général... Je... Bien-sûr... Il est toujours possible... Seulement...

- Seulement ?

- Seulement... à cette heure...

- Eh bien ! Que se passe-t-il à cette heure ? Jé ne suis donc pas libre de visiter mes établissements quand bon me semble ?

- Si, bien-sûr ! Certainement...

- Eh bien allons-y !

Le chef du personnel, confus, ne put s'exécuter.

.../...

Ils pénétrèrent ensemble dans les ateliers bruyants. Duterve ne se souvenait même plus des installations qu'il avait tout juste vues le jour de l'inauguration.

Les ouvriers se retournaient sur son passage. Ils étaient loin de penser à leur Président-Directeur général qu'ils n'avaient sans doute jamais vu.

Duterve s'était figuré que cette visite lui ferait du bien, qu'en lui témoignant une fois de plus sa puissance elle lui rendrait confiance en lui-même. Bien au contraire il se sentait encore plus déprimé que dans son bureau. Le bruit assourdissant des machines résonnait dans son crâne et faisait battre violemment ses tempes. Cependant il fallait qu'il continuât jusqu'au bout maintenant qu'il l'avait exigé.

Ils entrèrent ensuite dans un vaste atelier où le tintamarre était encore plus infernal. La salle était occupée par de vastes presses qui, dans leur va-et-vient, se répondaient en un rythme sourd.

Duterve leva les yeux. Il vit au-dessus de sa tête une masse énorme, toute de fer et d'acier, qu'il reconnut pour être un pont roulant. Son regard fit lentement le tour de la salle et il aperçut, juché à une dizaine de mètres de hauteur, un jeune ouvrier qui repeignait les poutrelles.

Un frisson le parcourut malgré lui. "Si ce manoeuvre glissait, il se tuerait à coup sûr !"

Il haussa les épaules. "Comment ! Lui qui ne s'était jamais soucié du sort des autres, le voilà qui se mettait à trembler pour un misérable ouvrier ! Non, c'était vraiment trop bête ! Et puis il commençait à en avoir assez de cette visite ! Mieux valait encore la solitude de son bureau ! Tant pis pour ce que penserait ce subalterne ! Après tout, il était bien Président-Directeur général et en l'occurrence tout lui était permis !"

Il allait signifier au chef du personnel son désir de clore la visite et jetait un dernier regard sur le pont roulant qui l'impressionnait tant soit peu, lorsqu'un violent éclair jaillit d'une cabine de commande. Déjà le feu lançait de longues flammes dévorantes que pas un de ceux qui se trouvaient là n'était revenu de sa surprise.

Duterve entendit le chef du personnel qui lui disait :

" C'est un court-circuit. Ne vous inquiétez pas ! Nous arriverons vite à bout du sinistre avec nos extincteurs."

Puis il le vit disparaître derrière les machines pour donner des ordres.

Il restait là, abasourdi, ne sachant pas ce qu'il devait faire, lorsque, levant la tête, il s'aperçut avec horreur que le pont s'était mis en marche de lui-même. Il glissait lentement et on l'entendait à peine dans le fracas des machines.

.../...

Son regard affolé se porta tout à coup sur l'ouvrier qui, n'ayant rien remarqué, continuait à peindre paisiblement. Il se trouvait justement dans l'axe du pont et d'ici trente secondes il serait littéralement écrasé contre les poutres métalliques. Des ouvriers, massés en bas, criaient à tue-tête pour l'avertir, mais l'autre, étourdi sans doute par le tapage des machines, n'entendait absolument rien. Duterve ne sut pourquoi, mais il lui sembla tout à coup qu'il était de son devoir de sauver cet homme. Il avait tout oublié, son égoïsme, sa lâcheté ; il voulait au moins faire quelque chose de bien dans sa vie. Couper le courant, il fallait couper le courant ! Mais comment atteindre le commutateur général qui se trouvait maintenant derrière un rideau de flammes. Tant pis, il passerait coûte que coûte ; il le fallait absolument !

Les ouvriers hébétés le virent se lancer dans les flammes. Déjà sa veste d'alpaga prenait feu ; il toussait, la fumée lui déchirait les poumons. Il sentit les flammes lui lécher le visage. Un instant il fut tenté de s'arrêter, de rebrousser chemin. Après tout il n'allait pas risquer sa vie pour celle d'un ouvrier ! Et puis, quelque chose lui dit intérieurement que c'était là sa dernière chance de salut, le dernier espoir de racheter toutes ses fautes antérieures, et il continua.

Il étouffait maintenant, les flammes lui dévoraient la peau ; sa douleur était atroce. Et pourtant il fallait atteindre ce commutateur à tout prix !

Dans un dernier effort il parvint au tableau de commande et abaissa une manette. Levant les yeux, il vit le pont qui s'immobilisait à quelques centimètres du malheureux. Une grande joie l'envahit ; il eut envie de rire malgré sa douleur, malgré les flammes qui le dévoraient, mais son visage ne put que se crisper en un rictus atroce. Il haletait, sa respiration devenait sans cesse plus courte ; il n'avait même plus la force de tousser.

Tout à coup il ne vit plus rien autour de lui, il eut l'impression de plonger dans des ténèbres opaques et tomba dans la fournaise.

Arras, Mars 1964

Lionel CAYET (2^e D)

- - - oOo - - -

"L'homme qui pleure sur son ignorance est respectable ; celui qui travaille hardiment à en sortir est déjà grand."

G. SAND

"Aimer le travail qu'on fait est une condition importante du bonheur."

P. HAMP

M O T S C R O I S E S

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	B	R	O	C	A	N	T			E
II	L	I	N	O	N			I	E	N
III	A	V	E	C						
IV	Z	E	R	O						
V	E	R	E							
VI	R	A	U	C	I	T	E	S		
VII		I	S	O		E	S	T		
VIII	O	T	E	R	A	S		E	P	I
IX	L		S	O		E	T	A	L	
X	E	H		T	E	N	T	A	R	E

HORIZONTALLEMENT :

- I. Sorte d'étoffe.
- II. Batiste très fine - Possessif.
- III. En compagnie de - Accomplit.
- IV. Nullité - Personnage shakespearien.
- V. Période - Tenace.
- VI. Caractère d'une voix enrouée - Dans le calendrier.
- VII. Préfixe - Levant.
- VII. Retrancheras - Tête d'une tige de blé.
- IX. Pronom - Table de

boucherie. X. Interjection - Tapisserie.

VERTICALEMENT :

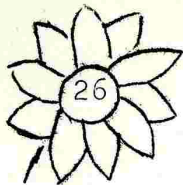
- 1. Sorte de veston - Oiseau. 2. Fixerait. 3. Dispendieuses.
- 4. Fruit - Peintre français. 5. Espace de temps - Deux voyelles - Interjection. 6. Frottées d'huile consacrée. 7. Rends pâteux - Conjonction. 8. Ville de Belgique - Buté. 9. Petits animaux - A travers. 10. Sur la rose des vents - Destinée.

- - - oOo - - -

PENSEE

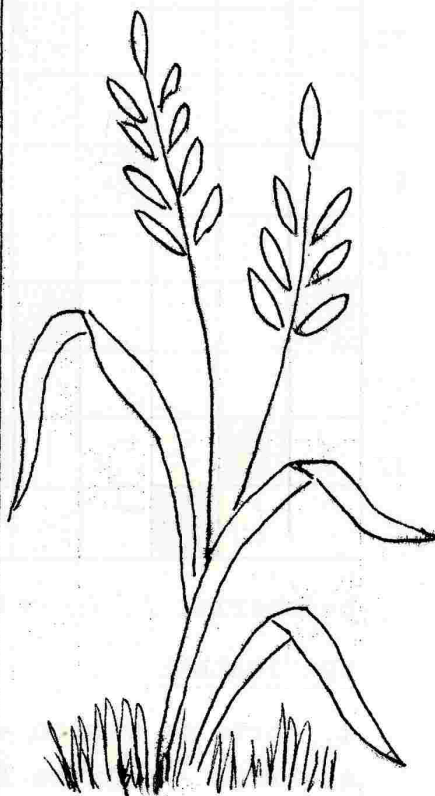
Le sot a un grand avantage sur l'homme d'esprit, il est toujours content de lui-même.

Napoléon 1^{er}



R E P O N S E S
A U X
M O T S C R O I S E S

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	E	T	E	I	G	N	O	I	R	
II	C	A	R	N	I	E	R		A	D
III	H	I	A		L	U	S	T	R	E
IV	A	L	T	I	E	R		H	E	P
V	F	L	O	T	T	A	G	E		R
VI	A	E		E		S	A	S	S	E
VII	U		U	R	E	T	R	E		S
VIII	D	E	T	A	C	H	E		S	S
XI		T	E	T	U	E		A	M	I
X	P	A	R	I		N	E	G	R	O
XI		P	I	V	O	I	N	E		N
XII	G	E	N	E	R	E	U	S	E	



- - - - o o O o o - - - -

- S O L U T I O N S D E S J E U X -

ENIGME : la réponse était le temps.

PROBLEME FAMILIAL : le père a 36 ans, la mère 30 ans, leur enfant 6 ans.

LE JEU DES SYLLABES : Charles Gounot avec : charger-lever-gousset-noter

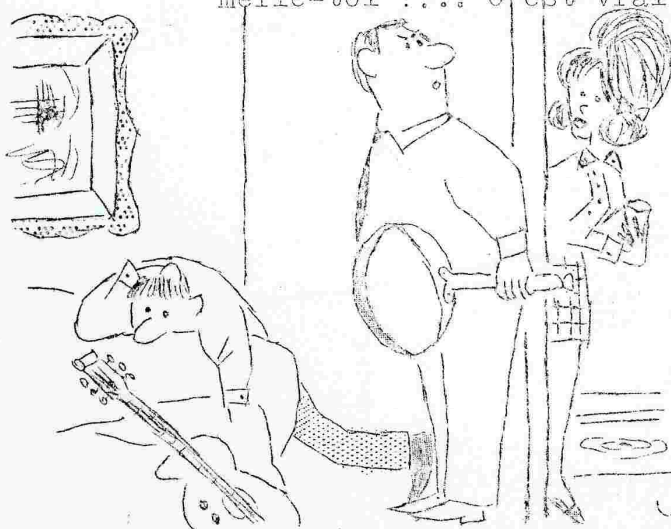
REBUS : Quand on parle du loup on en voit la queue. (Caen-thon-parts-l'oeufs-du-loup-on-voie la-queue.)

- o O o -

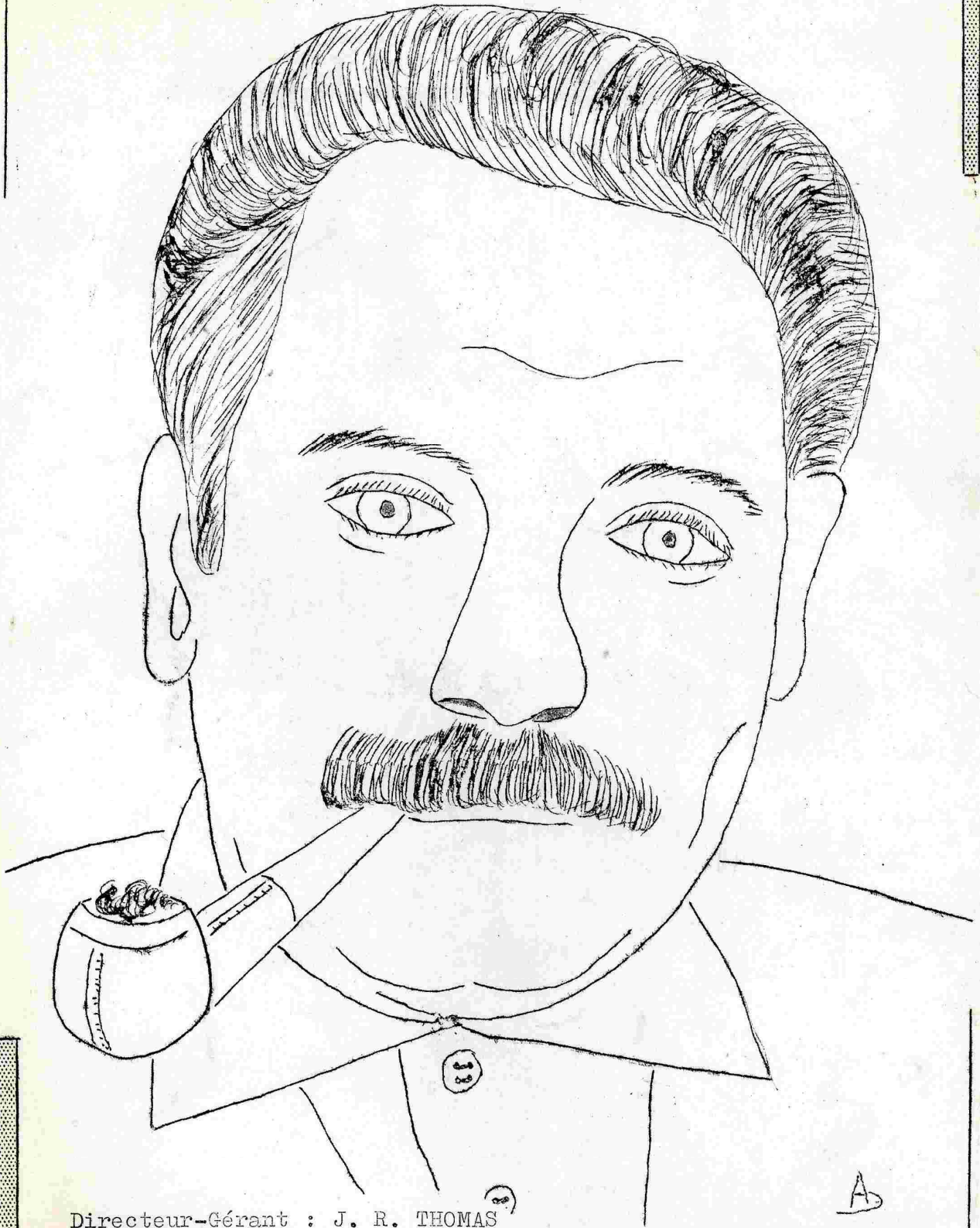
AMUSONS-NOUS.



- S'il veut te montrer sa collection d'estampes japonaises, méfie-toi !... C'est vrai !



- Il commençait par m'énerver, ton copain, avec ses yé-yé...



Directeur-Gérant : J. R. THOMAS

Imprimeur : Coopérative Normalienne, Ecole Normale d'ARRAS.

A